

ANTIRESSE

N° 410 | 8.10.2023

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT

C'est compliqué... ou pas

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER

La vertu, un antidote au désespoir

LE GRAND JEU PAR JEAN-MARC BOVY

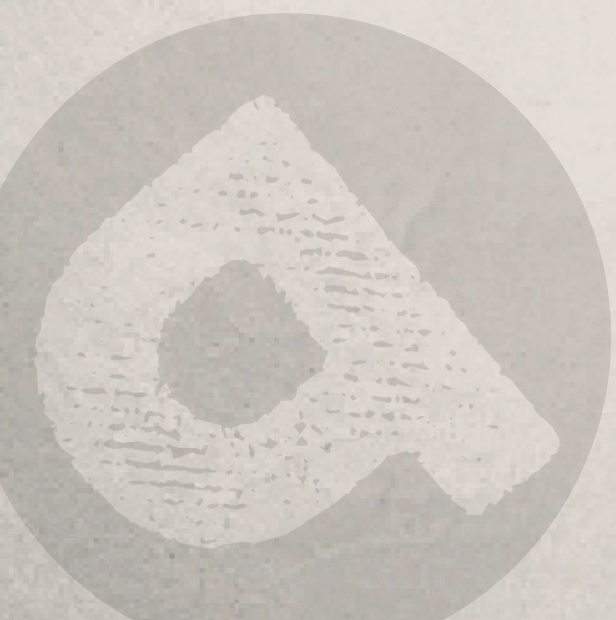
L'Ukraine, une nation?

LA LUCARNE D'ARIANE BILHERAN

**Le totalitarisme et les
masques de la vertu (2/2)**

ABÉCÉDAIRE DU TOTALITARISME

ARENDT, Hannah



*Chroniques de la vie humaine
au temps des robots*



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

C'est compliqué... ou pas

VOUS AVEZ ÉTÉ DANS LA SS? VOUS N'ÊTES PAS NAZI POUR AUTANT. TOUT DÉPEND DES CIRCONSTANCES. SOUDAIN, TOUT EST SUBTIL ET RIEN N'EST SIMPLE. SAUF UNE CHOSE: SI LA WEHRMACHT RESSUSCITAIT DEMAIN, L'OCCIDENT N'AURAIT AUCUN PROBLÈME À S'ALLIER À ELLE POUR ALLER DÉTRUIRE LA RUSSIE. MIRACLE DE L'ÈRE VIRTUELLE: HIER L'ON JETAIT LES RÉVISIONNISTES EN TAULE, ET VOICI QU'AUJOURD'HUI ILS DIRIGENT NOS ÉTATS...

Le journal en ligne *Politico* est l'un des gardiens de la bien-pensance américaine. Or, cette semaine, cette *Pravda* ultralibérale a publié un article qui, si vous-même l'aviez posté voici quelques mois encore, vous aurait valu un procès en sorcellerie dans n'importe quel pays d'Occident. «Combattre l'URSS ne faisait pas nécessairement de vous un nazi», annonce le titre de ce plaidoyer renversant.

Comment expliquer un tel dérapage? Selon le célèbre journaliste Matt Taibbi, «soit le rédacteur de Poli-

tico qui l'a validé devait être chargé à la colle, soit il avait décidé de venir au boulot dans son uniforme secret de la Schutzstaffel. Je ne vois pas d'autre explication».

Ayant repris son souffle, Taibbi a trouvé d'autres motifs possibles que les stupéfiants et le complot national-socialiste. Il s'agissait bien entendu, quoique d'une manière particulièrement malencontreuse — mais ne sommes-nous pas officiellement en *débilocratie*? — d'amortir le raz-de-marée déclenché par la bourde du parlement canadien

avec sa célébration du SS ukrainien Yaroslav Hunka (voir AP409). Bon, certes, son unité — la division SS «Galicie» — est sinistrement connue pour ses crimes, certes Hunka y était entré comme volontaire, mais qu'est-ce cela prouve? Était-il «nazi» pour autant? N'est-on pas en train de céder à la désinformation russe?

L'exercice de casuistique auquel se livre l'auteur de l'article, un certain Keir Giles, est d'une cautèle à faire pâlir le jésuite le plus retors. L'histoire, nous dit-il, est «compliquée»: celui qui entrait dans ces formations n'était pas forcément un nazi, mais «simplement un individu soumis à un dilemme atroce: auquel de ces deux régimes de terreur fallait-il résister?» Au fil du temps, en effet, le public aurait été «conditionné» par des «récits simplistes» (*simple narratives*) à croire que le génocide était la tâche primordiale de la SS. L'auteur laisse ainsi entendre que le génocide n'était qu'un effet collatéral d'une tâche sinon noble, du moins justifiée, des Waffen SS: barrer la route au péril bolchevique. Le racisme antislave et antijuif des Allemands et des élites européennes qui les secondaient n'aurait été dès lors qu'un renfort bienvenu dans un combat impitoyable pour une cause juste.

D'ailleurs, qu'a-t-on de précis à reprocher à Yaroslav Hunka? Pas grand-chose. Mais dans sa passion du blanchiment, M. Giles commet une bourde presque aussi épaisse que celle des parlementaires canadiens: il met la colère du Centre Simon

Wiesenthal au même rang que les arguments russes.

«Les Amis du Centre Simon Wiesenthal ont fait part de leur indignation, notant que les «crimes contre l'humanité commis par l'unité de Hunka pendant l'Holocauste sont bien documentés» — une déclaration qui ne semble pas avoir plus de substance que l'accusation portée par la Russie.»

L'argumentaire implicite, mais très clair, de cet article conduit en droite ligne à ceci: si, demain, les armées d'Hitler ressortaient de terre avec armes et bagages, il n'y aurait pas d'objection morale absolue à s'allier avec elles pour contrer les plans de Poutine. Qui est, on nous le répète assez, le *vrai* nazi.

COMPLEXITÉ OU COMPLICITÉ?

Taibbi s'étrangle — de rire ou d'indignation — devant ce révisionnisme pour les nuls. Il propose des variations de l'article de *Politico* pour la presse satirique. Par exemple, «Goering à Nuremberg: c'est compliqué!» Mais arrêtons-nous un instant sur ce point. Toute polémique à part, c'était *vraiment* compliqué. L'histoire est écrite par les vainqueurs et celle qu'on nous a enseignée fait largement l'impasse sur la panique qu'inspirait en Europe le totalitarisme soviétique. Cette expérience d'ingénierie sociale à grande échelle était si terrifiante que l'URSS elle-même s'en est discrètement distancée après l'avènement de Staline en passant à la doctrine réaliste de la «construction du socialisme dans un

seul pays». La révolution mondiale se réduisait dès lors à une confrontation géopolitique.

L'opération Barbarossa d'Hitler était une préfiguration de l'OTAN — sans les Anglo-Saxons, bien sûr. Pratiquement tous les peuples d'Europe avaient fourni des contingents pour combattre l'hydre communiste. Le chef-d'œuvre épique d'Eugenio Corti, *Le cheval rouge*, raconte l'épopée et le supplice des Italiens au front de l'Est, d'où bien peu sont revenus. Étudiants ou paysans, alpins ou méridionaux, il n'y a guère de nazis parmi ces sacrifiés. Ce sont surtout de bons catholiques, des Européens ordinaires qui se fient à leurs autorités et à leurs journaux. Ils ne sont ni plus ni moins humains que les fantassins du camp d'en face. Si une idée commune les anime, c'est la crainte d'un cataclysme totalitaire venant les asservir et détruire leurs familles, leurs croyances et leurs coutumes.

Telle était la réalité de ce combat de titans en terre d'Europe. Mais il fut longtemps impossible de la dire. Le grand romancier chrétien Eugenio Corti, malgré la grandeur de son témoignage, son intégrité et son talent, est resté un paria littéraire toute sa vie. D'autres ont vu leurs écrits censurés. L'auteur de ces lignes, au temps de ses études, a essuyé le lynchage académique pour avoir salué dans un article la mémoire des dizaines de milliers de victimes civiles du bombardement allié de Dresde.

La conscience historique de

l'après-deuxième guerre mondiale avait identifié la notion de «complexité» à celle de «complicité». La jurisprudence établie à Nuremberg était en effet très simple: tout homme qui avait prêté serment à Hitler était un hitlérien et tout hitlérien était un criminel. Et celui qui contestait cette loi était un complice.

ENTRE PARFAITS GENTLEMEN

Mais ce simplisme n'était fait que pour la galerie. En coulisse, comme on le sait, les Alliés repêchaient dare-dare le personnel policier, scientifique et technique du Reich pour l'évacuer vers les Amériques en lui garantissant l'impunité — avant de le recycler dans toutes les institutions clefs, de la NASA à l'OTAN en passant par la CEE. L'aversion puritaine à l'égard de la symbolique nazie masquait une complicité de terrain — et bien d'autres choses aussi, plus obscures.

Kazuo Ishiguro, dans les *Vestiges du jour*, a illustré des connivences au sein de la haute société britannique allant bien au-delà des sympathies personnelles d'un roi déchu (Édouard VIII). À travers le personnage du majordome Stevens, narrateur du récit, il dépeint aussi la capacité d'autoaveuglement des classes serviles. Tant que cela reste entre «parfaits gentlemen», on mettra le couvert pour le Diable lui-même, en astiquant bien l'argenterie. L'aristocratie britannique et la grande bourgeoisie française étaient du même monde que les barons d'industrie allemands — voyez aussi

les Damnés de Visconti —, mais n'avaient rien de commun avec le moujik russe ni avec ses commissaires en manteau de cuir. En fin de compte, l'alliance avec l'URSS contre l'Allemagne résulta d'un malentendu et non d'une affinité fondamentale. C'est ce que la propagande et l'éducation occidentales de l'après-guerre ont cherché à faire oublier.

Durant tout le XXe siècle, la maison de Windsor a tenté de faire oublier l'existence des deux cousines retardées de la Reine, enfermées dans un asile qu'Élisabeth II ne visita jamais. Les gnomes hitlériens ont eux aussi été escamotés comme des cousins monstrueux. La remontée en pleine lumière de ce lourd secret de famille est l'une des conséquences de la guerre d'Ukraine (à moins que ce n'en soit l'une des causes?)

- **Notule.** Est-ce un hasard si toute cette affaire a été déclenchée au Canada, pays bien plus proche — malgré sa situation géographique — du Royaume-Uni que des États-Unis?

RÉVISONN, RÉCRIVONN, ÉLIMINONN...

On a pu penser, voici deux semaines, que la bourde du parlement d'Ottawa était anecdotique — c'est ce que les médias de complaisance ont essayé de faire croire. En réalité, et les conséquences le montrent, c'est un acte manqué d'une portée épocale, un prodigieux révélateur des courants souterrains qui agitent l'Occident moderne. Car ce n'est de loin pas un cas isolé.

En réalité, tout à l'opposé des

subtilités morales de *Politico*, les choses ne sont plus compliquées du tout, comme nous allons le voir, sitôt qu'on passe de la Seconde guerre mondiale à l'époque actuelle. Elles sont même excessivement simples. Mais d'abord, posons ici en guise de jalons deux faits inamovibles. D'abord, que 80 % des pertes allemandes au cours de la IIe Guerre mondiale sont le fait de l'Armée rouge. Ensuite, que le front de l'Est fut une guerre d'une intensité et d'une *nature* tout autres que tout ce que l'Europe occupée a connu à l'Ouest. La tragédie d'Oradour-sur-Glane est un crime traumatique pour la mémoire des Français. Dans les zones occupées à l'est de Vienne, les Oradour se comptent par centaines. Le projet génocide est indissociable des opérations militaires allemandes.

Or on a vu ces dernières années, et bien avant l'invasion de l'Ukraine, de curieuses tentatives d'oblitération de cette réalité de base. En 2019, le gouvernement Macron® avait *désinvité* Vladimir Poutine de la commémoration du Débarquement de Normandie sous des prétextes à tout le moins futiles, pour ne pas dire puérils. Voir l'Allemagne, ennemie de l'époque, associée à cette cérémonie, mais non l'allié russe, constituait un signal d'alarme pour toute personne dotée de conscience historique.

Plus récemment, dans un entretien accordé au journaliste ukrainien Gordon, Boris Johnson affirmait que «l'Occident a remporté la Seconde guerre mondiale avec ses alliés, d'ailleurs avec l'aide de l'Ukraine». Boris

est diplômé de lettres et de philosophie à Oxford et aime, à l'occasion, réciter en grec ancien des passages de l'Iliade. Peut-on imaginer que sa connaissance de l'histoire s'arrête à l'Antiquité et qu'il ne sache pas *qui* a endossé les 80 % de l'effort de guerre contre le nazisme?

Le 29 septembre dernier, c'était au tour du secrétaire d'État américain de récrire de manière blessante un épisode hideux de cette guerre. Anthony Blinken twittait en effet: «Il y a 82 ans, les nazis assassinaient 34 000 juifs à Babyn Yar. Les Soviétiques ont enterré cette histoire, que le gouvernement de Poutine manipule aujourd'hui pour servir de couverture aux exactions de la Russie en Ukraine.» Cette distorsion grossière lui a valu un rectificatif humiliant de la communauté sur Twitter, se référant à l'Encyclopédie de l'Holocauste. Où l'on peut lire que 1) le massacre de Babyn Yar, près de Kiev, fut le fait des SS, de la police allemande et d'«auxiliaires», autrement dit de collaborateurs ukrainiens; 2) les exécutions de masse s'y sont perpétuées jusqu'à la libération de Kiev par l'Armée rouge en 1943; 3) y furent exterminés des Juifs, mais également des Roms, des civils ukrainiens et des prisonniers de guerre soviétiques.

L'Encyclopédie précise encore que «dans les décennies qui ont suivi la guerre, Babyn Yar a symbolisé la lutte pour la mémoire de la Seconde Guerre mondiale et de l'Holocauste en Union soviétique». Loin d'«enter- rer cette histoire», les Soviétiques

l'ont sacralisée. Le mensonge radical de Blinken a suscité une vague de colère dans le monde. Un représentant diplomatique de la Russie à l'ONU s'emportait ainsi:

«Apparemment, il y a des apologistes des collaborateurs nazis non seulement au Canada, mais aussi aux États-Unis. J'ai été élevé en URSS et nous étions tous au courant de Babyn Yar, mon pays n'a jamais «enterré» les crimes nazis, contrairement au vôtre. Un post aussi sacrilège est en dessous de toute notion élémentaire de décence. Surtout quand on sait que les nationalistes ukrainiens ont été les principaux auteurs de ce massacre.»

LE RETOUR DU REFOULÉ

Pourquoi le ministre des Affaires étrangères américain avait-il besoin de se discréditer avec une telle sottise? Qui espérait-il convaincre, et à qui s'adressait-il avec de tels propos? Une semaine après le scandale du SS à Ottawa, l'ânerie de Blinken soulève le même dilemme que la sottise des parlementaires canadiens: fait-il l'idiot ou l'est-il vraiment?

À moins qu'il s'agisse d'une irrépressible montée de boues de l'inconscient collectif? Citons encore la vilénie d'Ursula von der Leyen au Japon, même s'il s'agit d'un autre front de la même guerre. Parlant de la destruction d'Hiroshima, la patronne non élue de l'UE n'a pas spécifié par *qui* cette ville avait été détruite, mais a affirmé que «la Russie menace d'utiliser de nouveau

l'arme nucléaire», insinuant que le premier emploi de la bombe atomique était déjà le fait des Russes! Or il ne s'agissait pas d'un lapsus, mais d'un discours écrit à l'avance. L'insinuation était préméditée.

Les excuses de Justin Trudeau après le scandale du parlement avaient été elles aussi soigneusement préparées. Le Premier ministre du Canada a présenté ses excuses à toutes les nations et communautés susceptibles d'être offensées par la célébration du SS Hunka. Toutes... sauf la Russie! Étrange oubli. Ou plutôt, volonté consciente de mettre les Russes en tant que peuple au ban de l'humanité.

Car il s'avère, au vu de tout ceci, qu'il n'est désormais aux yeux des dirigeants occidentaux aucun crime, aucune calomnie qui soit condamnable lorsqu'elle vise les Russes. Les propos et les agissements de ces dirigeants font fi de toute vraisemblance et de toute logique. Ils investissent dans cette guerre bien plus que leurs armes et leur argent: tout ce qu'il leur reste de dignité et de raison. Ce conflit est au-delà de la rivalité stratégique, de la géopolitique, du contrôle des ressources: il est *ontologique*. L'ennemi doit être effacé de la surface de la Terre comme on

l'efface de la mémoire historique. Le seul obstacle à ce projet d'extermination est la supériorité militaire des Russes. Or, cette semaine justement, l'OTAN vient de reconnaître qu'elle a atteint le «fond du tonneau» en matière de réserves d'armements. Ne restera bientôt plus que l'arsenal nucléaire — ou la capitulation, que cet empire d'orgueil n'acceptera jamais.

CODA: WOKE AU CARRÉ

Matt Taibbi, en post-scriptum de son article, relève un détail clef pour comprendre l'opération «table rase» historique à laquelle nous assistons. Il renvoie simplement à la notice autobiographique de Keir Giles, le révisionniste de *Politico*. Accrochez-vous!

«S'efforce de faire avancer le changement social progressif. Passionné par la diversité, l'égalité et l'inclusion. Défenseur des pronoms. "Woke" n'est tout simplement pas suffisant.»

En faut-il davantage pour saisir la nature de cette secte bizarre qui a pris le pouvoir en Occident?

- Illustration: commémoration de la division SS «Galicie» en Ukraine contemporaine.



ENFUMAGES par Eric Werner

La vertu, un antidote au désespoir

ON A LONGTEMPS CRU EN EUROPE AU PROGRÈS, CE FUT NOTAMMENT LE CAS AUX XVIII^E ET XIX^E SIÈCLES. MAIS À L'ÉPOQUE DÉJÀ, DES AUTEURS METTAIENT EN GARDE LEURS CONTEMPORAINS: IL Y A TOUJOURS UNE CONTREPARTIE AU PROGRÈS.

On dit par exemple que le progrès économique favorise la croissance économique, et la croissance économique elle-même l'enrichissement général. Parfois c'est le cas, mais parfois aussi non, comme on le voit aujourd'hui avec la paupérisation des populations européennes et la montée des inégalités. L'écart entre riches et pauvres n'a en fait jamais été aussi grand qu'aujourd'hui. Même à l'époque de la première révolution industrielle (celle qu'a connue Marx au XIX^e siècle et qui a nourri sa réflexion sur «l'expropriation du capitaliste par le capitaliste»), il n'avait pas atteint un tel niveau. Pour certains, il est incompatible avec le

fonctionnement même de la société. Une société avec de tels écarts de richesses n'est tout simplement pas viable.

On pourrait aussi parler de la numérisation qui, outre le fait qu'elle supprime toutes sortes d'emplois, contribue assez largement à pourrir la vie des gens, ne serait-ce qu'en raison du stress permanent qu'elle leur occasionne. Ils n'arrivent plus à suivre. En Suisse, un travailleur sur trois serait au bord du burn-out. Tous craignent également pour leur emploi, c'est ce que montrent les enquêtes d'opinion: crainte en grande partie fondée. L'obsolescence programmée n'épargne pas en effet

les personnels: tous sont périodiquement appelés à se recycler, éventuellement même à changer de métier. Qu'on s'étonne ensuite de l'accroissement du nombre des cancers, ou encore de l'effondrement du taux de fécondité. Quand on n'est plus sûr de rien dans la vie, on n'est évidemment pas encouragé à faire des enfants.

Sans oublier l'État policier qui, très tranquillement, mais aussi méthodiquement, étend son emprise sur la société. Ainsi, en Suisse, un écrivain politique, Alain Soral, vient d'être condamné à deux mois de prison ferme pour propos homophobes. C'est une première. La justice, comme chacun sait, est indépendante, elle ne fait qu'appliquer la loi. Cela étant, pourquoi s'arrêter en si bon chemin? Les projets de loi ne manquent pas. Ainsi, certains voudraient maintenant criminaliser toute remise en cause du discours officiel en matière climatique. Rien de plus logique. À partir du moment où l'on envoie en prison les gens pour homophobie, il n'y a pas de raison en effet pour qu'on n'envoie pas également en prison les climatosceptiques. Et demain ce seront les propos anti-vaccination qui seront criminalisés. Il est criminel en effet de critiquer la corruption des élites dirigeantes et leur aliénation aux «Big Pharma». Et ainsi de suite. La justice indépendante a encore de beaux jours devant elle. Dans un récent commentaire qui a fait sensation, Elon Musk a apporté son soutien à Alain Soral en disant que les propos de ce dernier étaient

certaines grossiers, mais que de là à les criminaliser, il n'en voyait pas la nécessité. Les juges indépendants l'ont pris en pleine figure. Tout comme les adeptes, nombreux en Suisse, de l'unanimité sacrificielle (René Girard).

PAS DE PROGRÈS SANS DÉCADENCE

Tout cela pour dire que le progrès, effectivement, a un prix. Certains ont cru à un moment donné que l'humanité pourrait avoir le progrès sans le prix à payer. On est aujourd'hui revenu de cette illusion. Qui croit aujourd'hui encore aux lendemains qui chantent? Ou tout simplement au progrès lui-même? On en revient ainsi à la sagesse traditionnelle, celle consistant à dire que le progrès alterne avec la décadence, ou mieux encore se mêle à elle. Il n'y a pas de progrès sans décadence. Ce qui pose la question du désespoir. Beaucoup, aujourd'hui, sont tentés de céder au désespoir. Entre la chirurgie transgenre et les mensonges officiels sur la guerre en Ukraine, en passant par le pass sanitaire et les juges indépendants qui vous mettent en prison pour délit d'opinion, on ne dira pas que la vie en Europe se présente sous les couleurs les plus riantes.

Sauf, plus ou moins, qu'il en a toujours été ainsi. Dans son beau livre, *Le seul et vrai paradis*, paru il y a une trentaine d'années, Christopher Lasch cite ainsi cette formule du théologien Richard Niebuhr, selon qui l'essence de l'espérance pour les chrétiens réside dans «la conviction que la vie est une affaire

délicate», «que rien n'y est jamais tenu pour acquis», mais aussi que la bonté de la vie humaine ne peut être mise en doute et que la certitude de sa bonté nous interdit de «renoncer à telle ou telle partie de la vie humaine au prétexte qu'elle se trouve au-delà d'un espoir de Rédemption». C'est aussi une chose à considérer.

Il n'y a à vrai dire qu'un seul et vrai paradis, celui «vivant sous le jugement inhérent au caractère éphémère des affaires terrestres». C'est cela même, le «royaume de Dieu»: il n'y en a pas d'autre. C'est ce que nous dit Christopher Lasch, d'où le titre de son ouvrage. Christopher Lasch reprend par ailleurs à son compte la thématique machiavélienne de la vertu comme s'opposant à la fortune. La fortune règne sur les affaires humaines, nous n'avons pas prise sur elle. Il n'existe non plus aucun remède contre elle. C'est ce que dit Machiavel. En revanche, nous pouvons lui imposer une forme: c'est aussi ce que dit Machiavel. «La vertu, comme la grâce, permettait aux hommes de vivre avec la connaissance de la finitude, le poignant contraste entre l'absolu et le contingent, sans pour autant sombrer dans le désespoir. La vertu imposait une forme au flux désordonné des événements temporels, en garantissant à une organisa-

tion civique l'exemple moral qui lui permettrait de survivre à l'espérance de vie qui lui était concédée.» C'est toujours ça.

Aujourd'hui comme hier, la vie est une «affaire délicate». En tant que citoyens, mais aussi que personnes privées, nous sommes tous aujourd'hui confrontés au «caractère éphémère des affaires terrestres». Elles vont et viennent, il n'est en notre pouvoir ni de les faire être ni, si elles nous gênent, de leur faire barrage. Essayez par exemple de vous opposer à la 5G. La 5G a été beaucoup critiquée, certains ont même cherché à lui barrer le passage. Elle est aujourd'hui omniprésente. Toutes les oppositions ont été balayées. On ne peut pas non plus empêcher les avancées de l'État policier. Tout ce que vous pouvez éventuellement faire, c'est de vous mettre à l'abri. Et ainsi de suite. Cela relève de la fortune, du caractère éphémère des affaires terrestres. La démocratie, elle aussi, est quelque chose d'éphémère. C'est ce que nous constatons aujourd'hui.

RÉSISTER AU FLUX DÉSORDONNÉ DES ÉVÉNEMENTS

Reste la contrepartie: «La vertu imposait une forme au flux désordonné des événements». Mais il faut ici préciser. Christopher Lasch

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

complète son développement sur la vertu en parlant d'«organisation civique». C'est dans ce cadre-là que se conçoit la vertu. C'est la pensée aussi de Machiavel. Ce que fait la vertu, elle le fait «en garantissant à une organisation civique l'exemple moral qui lui permettrait de survivre à l'espérance de vie qui lui était concédée». Il faudrait ici peut-être séparer les deux choses: la vertu, d'une part, l'organisation civique de l'autre. La vertu existe encore peut-être. Mais l'organisation civique? Quelle organisation civique? Montrez-la-moi un peu pour que je la voie. Car, en ce qui me concerne, j'ai beau écarquiller les yeux, je ne la vois pas. Une telle organisation a, certes, pu exister dans le passé. À l'époque de Machiavel, par exemple, avec la Suisse (Machiavel se référait volontiers au modèle suisse). Et même de Christopher Lasch (la tradition républicaine aux États-Unis). Mais aujourd'hui? Je ne dis pas qu'elle n'existe pas. Peut-être existe-t-elle. Mais je ne la vois pas.

La vertu ne fait donc plus aujourd'hui couple avec l'organisation civique. Non seulement il n'y a plus de lien entre elles, mais l'un des deux termes (l'organisation civique) a disparu. En un sens, cela clarifie la situation. Tout repose aujourd'hui sur l'individu, et sur lui seul. Que la vertu impose ou non une forme au flux désordonné des événements relève de sa seule responsabilité à lui. C'est aujourd'hui assez clair. Mais de quelle manière? À quels moyens l'individu doit-il recourir pour imposer une forme au flux désordonné des événements? À partir de là, on peut commencer à réfléchir.

- Illustration: «La mélancolie» par Edvard Munch.

LECTURE SUGGÉRÉE

- Christopher Lasch, *Le seul et vrai paradis: Une histoire de l'idéologie du progrès et de ses critiques*, Champs Flammarion, 2006.

Pain de méninges

LE CARRÉ PARFAIT

La technique existe pour accélérer et faciliter notre extermination mutuelle. La morale, pour nous permettre de justifier éthiquement le fait d'extermination. L'art, afin d'embellir le tout, et la philosophie pour que nous puissions, par-dessus le marché, prouver qu'il ne pouvait en être autrement.

— Béla Hamvas, *Esquisse d'une philosophie apocalyptique de l'histoire*, v. 18.



LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

L'Ukraine, une nation?

L'UKRAINE N'A QUE TRENTE ANS D'EXISTENCE EN TANT QU'ÉTAT SOUVERAIN ET INDÉPENDANT, SI L'ON EXCLUT UNE BRÈVE PARENTHÈSE DE QUATRE ANNÉES APRÈS LA RÉVOLUTION D'OCTOBRE 1917. EST-ELLE DEVENUE POUR AUTANT UNE NATION?

L'historien Pierre Lorrain, qui est l'auteur d'une bible de plus de 600 pages intitulée *L'Ukraine, une histoire entre deux destins*(1), en doute. Dans la postface de son ouvrage réédité en 2021, Lorrain a cru nécessaire d'ajouter que «trois décennies n'ont pas suffi à vaincre les maux qui détruisent le pays à petit feu, à commencer par le pire de tous: la volonté de plier les particularismes qui formaient la diversité et la richesse du pays dans le moule jacobin de l'illusion d'une nation-état, qui (...) n'a jamais vraiment existé».

Lorrain parle ainsi un an avant

l'entrée des troupes russes sur le sol ukrainien. Cet événement aurait au contraire tout changé, si l'on se réfère à une autre publication sortie en juin dernier sous le titre *Ukraine. Mille ans de guerres et à la fin, une nation*(2). Son auteur, David Laufer, peut parler en connaisseur, puisqu'il contribue régulièrement à *La Nation*, journal bimensuel de la Ligue vaudoise. Il affirme en conclusion de son essai d'une centaine de pages: «Les Ukrainiens ont surtout rappelé, autant aux Russes qu'au reste du monde, qu'ils existent et constituent une véritable nation, prête à tous les sacrifices pour assurer sa survie».

Voilà qui semble contredire Pierre Lorrain, cité plus haut. En apparence seulement.

A l'image de la France, l'Ukraine s'est affirmée en tant que nation en s'opposant aux particularismes intérieurs et en particulier à ceux des provinces de l'Est. Il ne s'agit pas ici seulement de l'usage prohibé de la langue russe, qui paradoxalement était un des liens qui unissaient l'ensemble du pays et qui a été interdite depuis 2014 comme langue administrative. Très forte a été la volonté d'imposer un système centralisé, une histoire et des références culturelles qui ont aliéné une bonne partie du pays. Le spectre de la Vendée plane sur le Donbass, laisse entendre Lorrain. Si le régime de Kiev n'est pas allé jusqu'au génocide, comme les Jacobins en Vendée, il a néanmoins bombardé pendant huit ans les provinces rebelles du Donbass au prix de plus de dix mille victimes pour tenter de les ramener de force dans le giron de la jeune nation ukrainienne. Vue sous cet angle, la politique de communication de Zelensky se comprend plus facilement. Lorsque devant le parlement canadien, il lève le poing pour montrer son respect au héros ukrainien Hunka, ancien volontaire de la Waffen SS, il est conscient que son geste offensera ceux qui en Ukraine ont perdu des proches dans les

combats contre l'Allemagne nazie, sans parler des dizaines de milliers de Juifs et de Polonais victimes de massacres en Galicie et en Volhynie. Cela ne semble pas le préoccuper. Comment l'expliquer? Dans la mémoire collective d'une majorité d'Ukrainiens, les sept décennies de règne communiste et les horreurs du stalinisme ont laissé une plaie plus grande que les envahisseurs allemands et les abominations dont ils ont été coupables. En sont témoins les statues de Lénine qui ont été déboulonnées, alors que l'avenue de Moscou à Kiev a été rebaptisée en avenue Bandera, du nom du sombre héros nationaliste qui a collaboré avec l'Allemagne nazie. La politique violente d'édification d'une nation par la contrainte exercée sur les minorités aura son prix en Ukraine. La nation qui subsistera lorsque les armes se seront tues sera d'une taille bien inférieure à celle qui aurait été obtenue si le respect des autonomies et le jeu de la diplomatie l'avaient emporté. La guerre qui continue de faire rage aura été la guerre de trop.

NOTES

1. Pierre Lorrain, *L'Ukraine une histoire entre deux destins*, Éditions Barillat, 2019-2021.
2. David Laufer, *Ukraine. Mille ans de guerres et à la fin une nation*, La Revue des Explorations, Heidi News, juin 2023.



LA LUCARNE d'Ariane Bilheran

Le totalitarisme et les masques de la vertu 2/2

DÉLATION ET FABRICATION DE LA HAINE: LA «BONNE CONSCIENCE»

«Puis il descendit seul sous cette voûte sombre; Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre Et qu'on eut sur son front fermé le souterain, L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.»

(Victor Hugo, «La Conscience».)

Poursuivons notre analyse du marketing politique déployé sur le citoyen. Omniprésente aujourd'hui, sur différents sujets cruciaux, l'ingénierie sociale distribue des codes rituels signant l'appartenance à une équipe de jeu, que les gens choisissent pour être celle désignée par le pouvoir. Ils font ainsi le pari d'avoir davantage de chances de «gagner».

Ce mécanisme n'est toutefois pas suffisant pour obtenir un change-

ment radical de société par la soumission aux idéologies totalitaires. Il en existe un autre, plus caché, plus tapi, plus secret, et néanmoins indispensable pour créer la cohésion de la masse: *le rituel d'initiation*. Comme dans les gangs américains, nous pourrions décrire cette intronisation collective en termes bruts: réaliser un acte sale en groupe, en être complice. Peu importe que cet acte soit visible et reconnu ou non, du moment qu'il est effectif, donc su par l'inconscient (ou la mauvaise conscience). Il peut s'agir d'actes de délation (les plateformes gouvernementales de délation qui fleurissent laissent à cet égard songeur), ou

d'actes criminels que l'on commettra sans les qualifier.

LA CULPABILITÉ COMMUNE

En France, il y a bien eu des «suspendus» durant des mois, c'est-à-dire des individus, laissés sans ressources, sans revenus professionnels et sans assistance, dans l'impossibilité de subvenir aux besoins de leur famille, privés de leurs droits fondamentaux. Il y a eu des professions interdites de travailler car elles étaient jugées «non essentielles» (restaurateurs, artistes, etc.). Il y a eu des classes maternelles à 13 degrés pour se conformer à la campagne gouvernementale sur la «sobriété énergétique». À ce sujet, est-ce la «sobriété énergétique» ou la «santé pour tous» qui prime dans l'idéologie gouvernementale?

Après que l'idéologie a stabilisé les trois vertus factices: *responsabilité*, *altruisme* et «*Bien commun*», dans sa logique de sacrifice de l'individu pour le collectif, l'endoctrinement se raffermirait par la *culpabilité de l'individu au sein du groupe*. Tous ceux qui n'ont rien dit quant aux maltraitances commises sur tous ces individus sacrifiés, sur les euthanasies dans les EHPADs, sur tous ces enfants martyrisés à l'école (et nous avons recueilli beaucoup d'exemples de maltraitances avérées au nom de l'idéologie), sont complices de non-assistance à personne en danger, et coupables. Même s'ils ne l'admettent pas consciemment, *la mauvaise conscience, elle, le sait*. On

peut tricher avec tout le monde, sauf avec elle.

A *minima*, il faut faire semblant d'adhérer à l'idéologie pour ne pas être persécuté. Cette hypocrisie sociale implique de taire le crime et de le camoufler sous les masques de la vertu.

Et puis, il a les zélés: ceux qui y croient dur comme fer, qui vendraient père et mère pour satisfaire ce sentiment d'être enfin utiles à quelque chose dans la société, honorer l'instinct grégaire en calmant leur insécurité fondamentale, au bénéfice d'une reconnaissance sociale.

Une fois la culpabilité commune acquise, il est indispensable d'y entraîner les autres: «je ne peux pas avoir tort, je ne peux pas être coupable seul. Je ne suis d'ailleurs pas coupable, je suis un bon citoyen, responsable, altruiste, œuvrant pour le "Bien commun". Il faut donc que je rallie d'autres gens à ma cause et désigne des coupables à ma place.»

L'endoctrinement est donc *la garantie de survie de l'équipe de jeu*. Le prosélytisme de l'idéologie protège le secret pervers qui enterre cette culpabilité. Vite, ciblons les plus vulnérables, afin de gonfler rapidement les troupes: les enfants.

L'individu fanatisé se conforte dans son illusion de véracité sur le mensonge qu'il se raconte à lui-même.

LE PROSÉLYTISME ET LA FABRICATION DE LA HAINE

La propagande dominante incite d'ailleurs les équipes de jeu à se

LES GESTES BARRIÈRES. C'EST SIMPLE COMME TOUT AVEC TILOULOU



Avec Tilouloù, apprends ces gestes barrières qui font des écoliers de maternelle des chevaliers, capables de tous ensemble se protéger.

● J'arrête les bisous, les câlins et les poignées de main. Je les remplace par des sourires et des mots gentils. Et je suis poli, je dis bonjour, s'il te plaît et merci !



Bonjour, madame. Merci.



Bonjour, Tilouloù.

● Quand je veux tousser ou éternuer, je le fais dans mon coude, le nez dans mon bras replié.



● Je me mouche dans un mouchoir en papier. Puis je le jette à la poubelle après l'avoir utilisé.



● Quand il n'y a pas de savon, je mets du gel hydroalcoolique. Et j'évite de me toucher la bouche ou les yeux car ça pique !



● Je me lave les mains à l'eau et au savon, en chantant trois fois cette petite chanson* :



À L'EAU LES DEUX MAINS,
V'LA LE SAVON QUI MOUSSE !
À L'EAU LES DEUX MAINS,
V'LA LE SAVON MOUSSE !
SALETÉS, PASSEZ CHEMIN,
JE SAIS ME NETTOYER !
SALETÉS, PASSEZ CHEMIN,
JE SAIS ME Rincer !



*sur l'air de
Au feu, les pompiers !

Illustrations d'Estelle Watroux, d'après un personnage de Xavier Deneux.
Offert par Bepi, le magazine des 3-6 ans.

Je joue avec les copains, de loin, à un mètre au moins. Moi, j'aime jouer avec Zongon à « Ni oui ni non ». Cap de jouer avec nous ? Attention à ce que tu réponds...

J'ai pas dit « non », oups !



consolider par du prosélytisme, des danses tribales et des refrains guerriers. Prenons l'exemple du clip et de la chanson des gestes barrières pour l'école propagée par le gouvernement dans les écoles en France:

Lavez-vous les deux mains une demi-minute

En récré prenez soin d'éviter les disputes

Respectez la distance avec tous les copains

D'un mètre dit la science et puis tout ira bien!

La condition requise

Pour aller mieux demain:

*Ne faites plus de bises,
Ne serrez pas de mains
Et pour être peinards, soyez
mobilisés Nom d'un petit
pangolin
Je sais pas ce qui me retient
D'envoyer sur Vénus
Ce satané virus!
Et nom d'une chauve-souris
Mais quand va-t-il filer d'ici?
Désertez notre globe
Satané microbe!*

La «Science» totalitaire est invoquée, celle qui oblige à une distance d'un mètre, à ne plus s'embrasser et à ne plus serrer les mains; mais la chanson confond virus et microbe, et envisage que nous pourrions chasser un virus de la terre... Il s'agit donc d'une chanson tout aussi délirante que fanatique. Il en est de même quant à la promotion de la vaccination des enfants où, pour faire passer la piqure, les enfants sont encouragés à se mettre sous réalité virtuelle... Tout un programme

du futur «bon citoyen».

Que, dans la réalité, des enfants aient été placés en quarantaine, isolés et séparés de leurs parents, dans des chambres sans fenêtre durant 60 jours (selon un témoignage que j'ai recueilli de quarantaines à l'entrée en Chine), ou qu'ils aient été laissés sans instruction durant des mois (mon propre constat en Colombie) ne saurait émouvoir cette communauté acquise à la cause du méchant virus.

LA «BONNE CONSCIENCE»

C'est ici que nous devons comprendre que la haine se fabrique à partir de la «bonne conscience» (qui dissimule la mauvaise). La dérive totalitaire correspond au déploiement d'une contagion délirante symptomatique d'un délire paranoïaque collectif. Or, dans la paranoïa, il existe un mécanisme d'idéalisation archaïque: le paranoïaque est incapable de savoir ce qui constitue sa propre position subjective (et celle d'autrui). Au fond, il est vide, et ne se maintient que par l'existence de ce Moi idéal (la représentation qu'il se fait de lui-même). C'est exactement ce qui se passe pour les individus endoctrinés: ils sont vides et ils luttent contre leur chute dépressive en se raccrochant à cette «bonne conscience» qui fait qu'ils sont reconnus et validés par leurs pairs comme «quelqu'un de bien», «un bon citoyen». La psychopathologie traditionnelle indique que la psychose paranoïaque utilise systématiquement, et de façon détournée, les bons sentiments, en invoquant l'idéal du «sauveur».

La fascination de l'idéal soutient les individus sur le plan narcissique: enfin, ils existent pour quelque chose, et sont invités à se sacrifier pour une cause. Vite, tricotons des pulls, applaudissons les soignants à 20 heures et tissons des masques! Plus l'acte coupable collectif est passé sous silence, banalisé et normalisé, plus il faut le dissimuler sous «la bonne conscience» et la haine de l'ennemi. Il en va de la survie psychique

face à un danger d'effondrement dans la dépression ou la psychose.

C'est bien le rôle de l'idéologie: colmater les éventuelles fissures qui pourraient craqueler la plaque de béton recouvrant le secret pervers de la culpabilité réelle. L'idéologie se doit d'être radicale comme la certitude intangible qui commande, impérative, l'action et nie l'altérité. René Kaës nous dit dans son livre *L'idéologie*:

«La position idéologique radicale est une organisation narcissique fondée sur un déni collectif de perception de la réalité au profit de la toute-puissance de l'Idée, de l'exaltation de l'Idéal et de la mise en place d'une Idole, ou fétiche.»

L'individu, impuissant face à un idéal inatteignable, projette la haine de soi sur autrui: il faut haïr et cibler qui susciterait la moindre déception dans l'idéal paranoïaque (ex. celui qui doute de l'idéologie officielle).

L'ALIÉNATION AU DÉLIRE

Le sujet se retrouve aliéné à un discours du maître supposé infailible qu'il idéalise: le chef, l'idéal, le sauveur. Exonéré de la souffrance du conflit et de celle du rejet par le groupe, il sacrifie une part de soi au profit de l'illusion, confortable, d'être totalement pris en charge. L'état d'aliénation a un effet anesthésiant: l'aliéné jouit de son appartenance à un discours commun qui l'enveloppe, le porte, le berce, le maternelise, l'infantilise. Il reçoit une *novlangue* venue d'ailleurs et la transmet avec ferveur. Et tant pis si la pseudora-

tionalité qu'il transmet est parfaitement imbécile: «Il faut s'habituer. La bonne nouvelle, c'est que tous les efforts qu'on va faire pour diminuer la facture, c'est aussi pour la planète.»

Le totalitarisme favorise toujours les dimensions collectivistes qui noient la responsabilité de l'individu dans le groupe: aujourd'hui, on nous serine le «fonctionnement collaboratif», ou la «communauté» (par exemple, la «communauté de soin»). On nous parle d'implantation: il faut «implanter des projets». Ce nouveau prêt-à-penser dilue tout engagement politique dans ses actes. Il n'y a plus d'identification à soi-même comme être singulier, mais une aspiration identificatoire à une collectivité tenue par l'idéologie et un langage d'initiés.

FAIRE TAIRE AU NOM DE LA VERTU

Et c'est bien au nom des «valeurs suprêmes», du bien, du devoir, de l'idéal pseudomoral, pseudosanitaire, pseudoreligieux, pseudopacifiste, etc. — du moment que l'on obtient le silence complice —, que les questions et les doutes des citoyens sont invalidés, leur liberté d'expression limitée, leur droit de réfléchir et de diriger leur conscience avec nuances nié. La guerre pour sauver la paix, les licenciements pour sauver l'économie, le contrôle pour sauver la liberté, la ségrégation du prochain pour sauver l'altruisme, etc.

Le totalitarisme engage le citoyen à être «vertueux». À force de camoufler les contradictions, de supprimer

les autres angles d'analyse, «l'honnête citoyen» devient en réalité celui qui, des vertus cardinales, n'en possède plus aucune: ni prudence, ni tempérance, ni justice, ni courage. Il n'est «bon citoyen» que parce qu'il contribue activement à rendre invisible ce qui ne doit pas être vu, au profit des instincts grégaires, d'un supposé progrès... vers la régression. Les discours creux et stupides ont cette fonction sociale d'alimenter les débats sur du vide: La respiration humaine contribue-t-elle au réchauffement climatique?, «heureusement que vous vous êtes fait vacciner car sinon votre Covid aurait été plus sévère»... Les phrases convenues sont devenues la nouvelle politesse sociale, les gestes de bonne conduite ne sont plus de la classique bienséance, mais ce que dicte la sphère politique au travers des médias de masse.

Les discours politiques eux-mêmes sont devenus absolument absurdes, mais cela ne dérange plus. Après le 14 juillet 2023, Emmanuel Macron promet à Pau, en réponse aux émeutes: «Nous allons construire des décisions profondes dans les prochaines semaines qui vont percoler dans le temps». Sandrine Rousseau nous explique qu'elle fait des gestes rituels qui représentent «le vagin, le sexe des femmes». Le flicage entre citoyens doit avoir lieu dans les moindres recoins de la vie quotidienne: qu'as-tu donc sacrifié pour l'idéologie? Les politiques encouragent à toujours d'avantage d'infantilisation.

L'inversion accusatoire est de mise, avec les mêmes processus de désignation de l'ennemi. Les fascistes sont ceux qui ne parviennent pas à épouser corps et âme l'idéologie du moment. Ainsi, le «carbofascisme, nouvelle tendance du populisme», désignerait ceux «qui s'opposent à la science et à l'idée que les gens doivent changer leur style de vie, donc ils nient le réchauffement climatique». Les «arguments *débunkés*» fleurissent, le «pourquoi les climatosceptiques ont tort», au nom de l'éternel «consensus scientifique», qui ne fait précisément pas consensus.

Les engagements sont standardisés: tous les artistes s'engagent pour la guerre en Ukraine, pour le port du masque, etc. Mais combien sont capables d'indépendance? On a vu le prix qu'a payé Sophie Marceau pour avoir eu l'insolence de relayer le film *Hold-Up*.

La santé publique, c'est la guerre, nous le savons depuis mars 2020: 413 milliards d'euros dépensés pour la loi de programmation militaire en France. Conséquence de l'abdication de l'individualité: la mutualisation des biens et leur réquisition sur caprice du pouvoir.

Le cri de ralliement au groupe est donc pulsionnel, primitif, simpliste, avec des insignes de reconnaissance

où chacun emprunte un faux *self* collectif, ânonne une langue technicienne et mécanique qu'il ne comprend pas, ce qui évite les tourments de devoir penser par soi-même.

NE PAS SE FAIRE LE RELAIS DE LA FOLIE TOTALITAIRE

Ces masques de vertu dont se réclame le totalitarisme sont bel et bien aux antipodes des vertus cardinales et théologiques... Nulle prudence, tempérance, justice, courage (*virtus*). La charité, l'espérance et la foi sont quant à elles détournées pour servir l'idéologie.

Il existe une citation célèbre, régulièrement

attribuée à Soljenitsyne sans que ni Slobodan ni moi ne soyons parvenus à en identifier la provenance dans son œuvre, selon laquelle l'individu seul n'a pas les moyens de s'opposer à la machine totalitaire du mensonge, mais peut au moins éviter de s'en faire un relais. Plus que du mensonge, *il s'agit surtout à mon sens de ne pas se faire un relais de la folie*: ne pas se plier aux rituels hypocrites de la vertu; ne pas participer aux discours qui reprennent en chœur les poncifs; ne pas se faire le relais de la terreur totalitaire; ne pas faire allégeance aux masques de la vertu.



ABÉCÉDAIRE DU TOTALITARISME

ARENDT, Hannah

« LES ÉTATS TOTALITAIRES S'EFFORCENT SANS CESSER DE DÉMONTRER QUE L'HOMME EST SUPERFLU ». (LE SYSTÈME TOTALITAIRE)

Née le 14 octobre 1906 à Hanovre et décédée le 4 décembre 1975 à New York, à l'âge de 69 ans, d'une crise cardiaque, Hannah Arendt est connue pour ses analyses sur le système totalitaire, en particulier dans son œuvre *Les Origines du totalitarisme*.

Lors de ses études universitaires, elle suivit les cours de Husserl, de Jaspers et de Heidegger. Elle entretenait avec ce dernier une relation aussi passionnée que secrète. Elle prendra sa défense ultérieurement, lors des procès de dénazification. Sa thèse, dirigée par Jaspers, porta sur *Le Concept d'amour chez Augustin*.

Face à la montée du nazisme, Arendt recensa, pour une organisation sioniste, les thèmes de la propagande antisémite. Elle fut arrêtée par la Gestapo en 1933. Libérée, elle s'enfuit d'Allemagne. Depuis Paris, elle facilita l'émigration des Juifs vers la Palestine.

En mai 1940, elle fut internée par le gouvernement français au camp de Gurs (Basses-Pyrénées), avant de s'enfuir au Portugal puis en Amérique via Marseille, aux côtés d'autres réfugiés juifs. Elle tenta de survivre à New York en chroniquant dans divers journaux.

En 1951, naturalisée citoyenne américaine, elle fut professeur invité

en sciences politiques dans différentes universités américaines. Ce furent les années fastes, avec la parution des *Origines du totalitarisme* (1951), de *La Condition de l'homme moderne* (1958), de *La Crise de la Culture* (1961). En 1963, son livre sur Eichmann et la «banalité du mal» déclencha une vive polémique.

Arendt analyse le totalitarisme comme un système, renvoyant dos à dos nazisme et stalinisme, dont elle extrait l'architecture: négation absolue de la liberté, ambition de domination totale, «assassinat de l'individualité», vœu de «transformer la nature humaine elle-même»,

«obsession totalitaire du mouvement perpétuel». La terreur est «constitutive du corps politique totalitaire». Le principe de l'action est l'idéologie.

Ses autres recherches portent sur la révolution et la liberté, la culture et l'œuvre, la *vita activa* vs la *vita contemplativa*, l'amour. Pour Arendt, la philosophie doit être résolument socratique et engagée dans la cité.

• AB

LECTURE RECOMMANDÉE

- Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme*, Quarto Gallimard



TURBULENCES

**MARQUE-PAGES · La semaine du
30 septembre au 7 octobre 2023**

**LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE
SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT**

Nobel de complaisance. Nombre de scientifiques de renom sont atterrés par le choix des lauréats du Nobel de médecine. Parmi eux, le Dr Robert Malone est le plus compétent pour en parler. Voici ce qu'il en dit:

«Kariko et Weissman ont eu le Nobel, non pour avoir inventé les vaccins à ARNm (car j'en suis l'inventeur), mais pour avoir ajouté la psuedouridine qui a permis de fabriquer des toxines spike sans limites à partir de ce qui aurait pu être une plateforme vaccinale sûre et efficace, si elle avait été développée en toute sécurité. Bon à savoir... La science a encore été détournée par les grandes entreprises pharmaceutiques.»

Le Dr Malone rappelle enfin que ce sont les brevets qui déterminent qui a inventé quoi. En la matière, il est plutôt bien armé.

Dissonances. Alors que les Slovaques viennent d'élire en Robert Fico un adversaire résolu de l'escalade militaire contre la Russie, les grincements entre Pologne et Ukraine se transforment en rugissements. Jadis meilleur allié de Kiev, le pouvoir de Varsovie se distancie de Zelensky. Un article bien documenté d'Andrew Korybko donne les clefs de compréhension de ce divorce.

Nanisme. Dmitry Orlov revient avec un essai de psychologie collective. L'empire américain et ses vassaux, selon lui, sont atteints du «complexe de Napoléon» et ne peuvent digérer leur rétrécissement. Cela donne un «diagnostic» assez dévastateur.

Passe-droits. Première ministre de Nouvelle-Zélande, Jacinta Ardern avait fait de son pays l'une des dictatures sanitaires les plus draconiennes au monde. Or cet été, son gouvernement a été contraint de répondre à une requête formelle au sujet des exemptions au régime vaccinal. On en a appris de belles: le ministère de la Santé avait dispensé de vac-

nation des centaines de personnes faisant partie de l'élite gouvernementale. Y compris des médecins qui, par ailleurs, obligeaient leurs patients à se faire raisiner. Charité bien ordonnée commence par soi-même! Quant à Jacinta, elle occupe désormais le poste de grand inquisiteur de la «désinformation» auprès du WEF de Davos. Elle sait de quoi elle parle.

Mesure sanitaire. L'eurodéputé croate Miroslav Kolakušić n'a pas sa langue dans sa poche. Dans un récent discours au parlement, il a réclamé des mesures draconiennes contre les médias de cerveau lavage qui ne se contentent pas de désinformer, mais qui détraquent encore moralement la population:

«Pour revenir aux valeurs humaines normales, il est nécessaire que CNN, Reuters, Associated Press, Deutsche Welle et d'autres médias talibans similaires soient déclarés organisations terroristes en raison de l'énorme quantité de fausses nouvelles et de haine qu'elles diffusent.»

Source sûre. Mme Zelenska a-t-elle vraiment acheté pour un million de bijoux chez Cartier pendant que son mari réclamait de l'argent à l'ONU? La facture circule sur les réseaux. Le magazine *Newsweek* s'est empressé de «débunker» le document. La dame ne pouvait, il est vrai, le même jour dévaliser une bijouterie de New York et applaudir un vieux SS au parlement canadien... Les médias de grand chemin relaient sans réserve le démenti de *Newsweek*. Or c'est le même hebdomadaire qui, en 2005, a suscité une vague de violence mondiale en fabriquant l'histoire du Coran profané à Guantanamo. Qui a annoncé que l'Ukraine défonçait les tanks russes par centaines. Ou encore, que les nouvelles munitions américaines allaient renverser le cours de la guerre. En bonne logique, on ne devrait même pas consulter la météo fournie par ces rigolos...

PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



L'accueil. Paris, 1.10.2023.

Voici la France, Seigneur, celle qui sait vous offrir le meilleur sans en faire trop, celle qui sait marier les goûts et les couleurs et qui s'exprime sans phrases. Voici la France de la mesure princière et de l'excès pardonnable. Voici la France de l'esprit et du vin. Efface l'Hexagone, Seigneur, tant qu'il Te plaira, mais épargne cette France-là!